

Dominique Angel

LA MER À BOIRE



art&fiction
Lausanne, Genève
2020

Couverture et cul-de-lampe : Stéphane Fretz
Photo p. 176 : archives de l'auteur

© art&fiction, éditions d'artistes, Lausanne, Genève, 2020

*Attention aux artistes ils se mélangent
avec toutes les classes de la société
et par conséquent
ils sont extrêmement dangereux.*
La reine Victoria



J'AVAIS ÉTÉ AFFECTÉ plus que je ne le pensais par la disparition de mon père et par celle de l'un de mes frères. J'attendais celle de ma mère avec anxiété. Du moins lorsque j'y songeais. Mais ce n'était pas tous les jours.

J'étais chez le coiffeur nouvellement établi dans ma rue. Les gens du quartier avaient pris l'habitude en passant de s'arrêter un instant dans son salon. J'envisageais d'utiliser ses services bien que je sois satisfait de la coiffeuse pour homme installée plus haut sur la place. J'étais entré en revenant de boire un café à mon bar habituel. Rose et mon voisin à qui l'on coupait les cheveux (il possède une splendide DS de 1966 en état de marche) tenaient une conversation animée à propos d'un lot d'assiettes décorées de légumes que le coiffeur avait trouvé chez Emmaüs.

— Ce genre d'assiettes, c'est de l'art utilitaire qui met en appétit, dit l'une.

— Qu'en penses-tu l'artiste? dit l'autre en se tournant vers moi.

— Ces récipients me rappellent mon père qui était un ardent défenseur de l'assiette

artisanale dont il faisait collection, il s'enflammait pour la céramique, ça lui prenait souvent au moment des repas.

— Ton père était céramiste?

— Non, mais il pensait que le travail de la terre pouvait sauver le monde.

— Le journal?

— Non, la population, la population laborieuse. La classe ouvrière si tu préfères. Cela dit, il dessinait des vases en terre sur les pages du journal *Le Monde*. D'une certaine manière il dessinait sur le monde. Il ne pouvait créer dans le vide. À l'origine, disait-il, «la terre était vide et formait un abîme recouvert de ténèbres». Mais cet abîme était rempli d'eau.

— Le vide était donc plein?

— Plein d'eau, et comme j'avais du mal à comprendre ses explications contradictoires, il me dit, pour simplifier, que la terre était une bassine remplie d'eau que l'on ne pouvait voir en raison des ténèbres. Je lui demandai alors s'il s'agissait d'une bassine en terre. «Maintenant que j'y pense, c'est probablement un vase», avait-il rectifié.

Dans son esprit, l'abîme devait pouvoir tenir dans le gobelet pour aquarelles qui lui servait à rehausser ses dessins de couleurs. Sur la

grisaille des nouvelles du jour surgissaient les figures de sa création.

— Mais il dessinait quoi?

— Des vases et des femmes nues stylisées. Il établissait une relation confuse entre les vases et le ventre des femmes enceintes, entre l'utérus et le vase. Bien qu'ils ne soient pas de même nature, il en retenait l'aspect utilitaire. Les différences de contenant et de contenu ne l'intéressaient guère. Un article du *Reader's Digest* concernant l'origine de la céramique l'avait fortement impressionné. Il prétendait depuis que les femmes avaient modelé la terre et qu'elles étaient à l'origine de la poterie. La théorie de l'évolution, pensait-il, avait sous-estimé l'influence du travail manuel sur la génétique, particulièrement chez les femmes. Sa conception de l'évolution de l'humanité était déterminée par la création des premiers récipients. Il s'intéressait au sens pratique des choses, à ce qui pourrait être le plus commode, mais il commettait des erreurs. Une assiette n'a rien à voir avec un vase.

— L'histoire de la céramique est émaillée de tournants historiques fondés sur des erreurs d'appréciation. Regarde Bernard Palissy, dit Rose.

Nous hochâmes tous la tête sans faire de commentaire.

De retour dans mon atelier, je m'étais remis à l'ouvrage en me préparant des pâtes en grande quantité, avant de dessiner un projet de sculpture sur lequel on pouvait voir un plat rempli de spaghettis fumants qui couronnait le sommet d'un empilement de formes instables. Des spaghettis s'élevaient en se tortillant comme des serpents. Le plat reposait sur un coussin en forme de nuage posé sur un tabouret dont les pieds traversaient une boudruche rose. Un socle formait la base de l'assemblage.

J'en dessinaï un autre jusqu'au soir en commençant par une soupière pleine et tronquée servant d'assise à une construction composée dans l'ordre ascendant d'un tabouret à six pieds (on n'est jamais assez prudent), d'une protubérance à jupette, d'une outre et d'un bustier contenant quatre parallélépipèdes dont deux creux.

SELON MON HABITUDE, je commençai la journée du lendemain en buvant un café et en lisant le journal du bar. Grâce à cette lecture quotidienne je connais la vie des gens importants, celle des créateurs et de ceux qui

déterminent l'actualité intellectuelle, artistique, politique. Je vois bien que ces personnes exceptionnelles se fréquentent entre elles. Elles se sont découvertes les unes les autres en remarquant leurs qualités réciproques bien avant tout le monde.

Que tous mes amis et connaissances me pardonnent, mais en ce qui me concerne, je n'ai jamais côtoyé de tels gens, au point que je doute de ma propre valeur.

D'un autre côté, j'observe que des personnes quelconques s'efforcent de rencontrer des célébrités qui se distinguent par des qualités particulières, dont la moindre est leur renommée. Ils espèrent qu'on leur saura gré d'avoir su les reconnaître et qu'ainsi ils apparaîtront moins ternes dans le reflet de ces lumières. Ce n'est pas très reluisant. Leur mérite consiste à défendre une certaine conception de la beauté en privilégiant en termes de goût ce qui se voit comme le nez au milieu de la figure.

À ce propos, j'aime les femmes avec un grand nez (et une grande bouche). Je trouve qu'elles ont de l'allure. La plupart de mes amis déclarent ne pas aimer ce genre de beauté. Elles ne sont pas particulièrement belles, j'en conviens, mais la beauté n'a rien à voir avec le goût. Certains philosophes prétendent que l'on

trouve beau tout simplement ce qui nous plaît. Ceux-là ne se cassent pas trop la tête. Mais, à moins de nier l'évidence, il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tort.

« Ce genre de beauté » implique que la beauté comporte plusieurs genres de beauté dont certains seraient plus beaux que d'autres, ou plus laids, voire carrément laids. D'où la quantité phénoménale de genres. Cependant, de cette diversité de beauté, de cette confusion des genres émergent des beautés supérieures à d'autres, désignées à la suite d'on ne sait trop quelle connivence, par des gens ayant le même goût.

Selon moi, laissés au jugement du goût individuel, tous les genres se valent. Le jugement collectif contraint les goûts personnels et transforme le sentiment de beauté en vérité statistique majoritaire dont personne ne peut être véritablement satisfait. Les gens aiment des choses différentes pour les mêmes raisons. D'un point de vue artistique, j'apprécie avec un égal bonheur les formes de la Vénus de Milo et celles de la Vénus Hottentote. Encore que l'Hottentote, même plus authentique, me laisse de marbre.

Après avoir parlé avec un consommateur à qui l'on avait remonté le cerveau, selon

l'expression qu'il employa pour décrire l'opération délicate qu'il avait subie, j'allai m'attabler dans un coin du bar pour réfléchir à mon projet de sculpture comportant un plat de spaghetti. Je craignais de lui donner un sens trop anecdotique, quand j'entendis le barman furieux menacer de sodomiser avec du fil de fer barbelé le consommateur qui s'était fait remonter le cerveau s'il s'entêtait à mettre en doute la créativité du gardien de but de l'OM. Cette attaque surprenante, à une heure paisible du matin, ne prêtait guère à conséquence. Elle m'offrait l'occasion d'appréhender sous un jour nouveau l'esprit inventif des supporters. Je me dis alors qu'il ne fallait pas craindre l'anecdote. Elle était au centre de la création, elle en était le prétexte.

Le barman s'était calmé, il commentait une vieille histoire de penalty tiré comme un boulet de canon par un dénommé Le Chinois. Un certain Escobar avait arrêté le projectile d'une simple main tendue à bout de bras. Le goal, prétendait le barman, possédait des mains plus grandes que des pieds. Il l'affirmait en regardant d'un air exalté l'homme au cerveau remonté qui se gardait de tout commentaire. La précédente menace dont il avait fait l'objet le poussait à la prudence.

— Tu as l'air de pas me croire, tu dis rien, s'entendit-il reprocher.

Le barman brandissait sa main sous le nez du Cerveau comme si c'était son pied avec lequel il s'apprêtait à shooter.

Je songeais à la reconnaissance que chacun attend des autres pour ce qu'il est, et à la valeur relative accordée à ce qu'il fait. Les convictions tapageuses du barman faisaient de lui un meneur en matière de propos de comptoir. Il disait tout haut ce que beaucoup pensaient tout bas. Les faibles, les hésitants ne tenaient pas la rampe du zinc. L'homme au cerveau remonté se le tenait pour dit.

Je ne m'accoudais jamais au bar. Je m'installais prudemment à une table et suivais de loin, en respectant une neutralité protectrice, ces échanges matinaux. Mon ignorance en matière de sports collectifs dissimulait une certaine lâcheté de ma part devant l'expression conflictuelle des passions humaines que j'observais confortablement à distance. Je gardais mes convictions pour moi sans les crier sur les toits. Il ne me semblait pas indispensable de les claironner plus fort qu'elles ne pouvaient être entendues.

Je suis resté là un moment à lire le journal, en écoutant distraitemment les vociférations du

barman et celles des consommateurs qui se manifestaient avec la même ardeur. Je regardai l'homme au cerveau remonté quitter l'établissement sans se faire remarquer.

En rentrant du bar, j'ai passé la tête par la porte du salon de coiffure sans intention particulière. Le Cerveau, qui m'avait devancé, se plaignait des sarcasmes du barman.

Le Cerveau était une tête de Turc.

Désolé.

Je n'y étais pour rien.

J'AVAIS ENTREPRIS un grand modelage creux avec l'ambition d'atteindre le point de rupture du matériau. Rose m'avait mis en garde, le procédé lui semblait idiot.

— Autant te frapper violemment sur les doigts pour vérifier si ça fait mal.

Je montai le modelage, comme un grand vase, sans attendre que la terre se raffermisse, en dressant des étais à mesure pour l'empêcher de s'affaisser. Les contreforts en terre, que je modelais pour retenir les surplombs, s'avéraient insuffisants. L'ensemble évoquait un bâtiment en construction entouré d'échafaudages et de coffrages. Poussées par mon impatience, les formes trop rapidement élaborées

se déchiraient. On apercevait l'intérieur de la sculpture. Je retenais les lambeaux de terre avec une planche posée en biais depuis le sol. Cet assemblage précaire relevait du miracle. Je me reculai avec précaution en tournant autour et vins m'asseoir à bonne distance pour surveiller l'angle le plus instable de mon dispositif.

Une plaque de terre se désolidarisait mollement et modifiait les formes comme si une main invisible venait rectifier l'ouvrage. Fasciné par cette intervention surnaturelle, je m'approchai pour arrêter au bon moment la transformation qui s'opérait sous mes yeux, mais une forme voisine s'avachissait imperceptiblement. J'y mis la main, avant qu'elle ne se mette véritablement en branle, tandis qu'un autre élément menaçait de se détacher. Mes deux mains déjà occupées plus haut, j'assurai avec mes avant-bras, puis j'avançai ma tête pour le retenir. J'ajoutai mon épaule et ma hanche pour bloquer la base ventrue qui risquait de suivre le mouvement. Je cherchais des yeux de quoi étayer ma construction afin de la stabiliser dans cet état. Je ne pouvais atteindre les planches qui m'auraient permis de me dissocier de l'œuvre sans ruiner mes efforts. Je faisais corps avec elle en m'incrutant, à l'égal du matériau en mouvement, dans l'œuvre en cours. Le choix qui s'imposait

à moi me semblait aussi effrayant qu'exaltant. Arc-bouté, poussant sur mes jambes, retenant l'ensemble de manière improbable, je me transformais en élément signifiant de l'œuvre. Elle menaçait de m'ensevelir. J'éprouvais le sentiment de lutter contre moi-même qui tentais l'impossible pour la faire exister. La sculpture et moi prenions appui l'un sur l'autre à cette différence qu'elle attendait ma décision plus qu'elle ne me soutenait. En m'écartant j'étais responsable de sa destruction. Je sentais la terre qui pesait lourdement sur ma tête en me recouvrant le sommet du crâne. Je tentai désespérément de tirer vers moi une planche avec mon pied. C'est alors que l'on sonna à la porte. Je criai « Entrez ! » comme si je signalais ma présence à un sauveteur. J'entendis la porte s'ouvrir derrière mon dos, suivi de l'éclat de rire de Rose.

— Tu formes une belle composition avec la terre, y'a plus qu'à la couler en bronze !

— Passe-moi la planche, là, vite, je ne tiens plus...

Je réussis à sauver le résultat de mon travail. Une fois la sculpture convenablement stabilisée, le tumulte s'apaisa dans ma tête. Le silence de l'atelier prit le dessus. Son instant d'hilarité

passé, Rose n'avait plus rien dit. J'étais parvenu à l'impressionner.

— Le sommet de ta tête est imprimé dans la terre, remarqua-t-elle avec admiration, il y a de la sensualité dans cet abandon du matériau.

Je lui proposai d'aller boire un café pendant que la terre se raffermissait et entamait son retrait.

LE LENDEMAIN MATIN, une main ouverte se tendit par-dessus mon journal au moment où je lisais les révélations concernant l'assassinat de Pierre Goldman.

— Bonjour, comment allez-vous ?

Cette main traversait trente années de mystère. Je la pris et, sans attendre ma réponse, Robert fit la tournée des consommateurs présents en leur serrant brièvement la main. Arrivé près du barman, il l'embrassa selon son habitude. Les deux comparses pratiquaient plutôt l'accolade, joue contre joue, un côté après l'autre, posément. L'étreinte était virile mais non dépourvue d'une douceur attestée par la vitesse mesurée des gestes.

— T'as entendu cet enculé ce qu'il a dit, enchaîna sans attendre le barman.

L'allusion concernait les propos du maire qui avait manifesté son mécontentement de voir des Français de confession musulmane défiler sur la Canebière, pour fêter la victoire de l'équipe de foot algérienne, sans brandir un seul drapeau français.

Robert portait une casquette de marin, des moustaches et une barbe de plusieurs jours. Une fois sa tournée accomplie il alla occuper sa place habituelle en emportant l'Équipe au passage. Chaque nouvel arrivant accomplissait le même rituel. Tous enfants du quartier, anciens rockers, retraités, ils serraient les mains, lisaient la presse et buvaient du café pour garder l'esprit clair. Une génération de sentinelles veillant sur l'actualité.

Le patron du bar entra sur ces entrefaites. D'un tempérament taciturne, il préférait tenir le bar la nuit. Le matin, il arrivait bien après tout le monde, s'asseyait à une table avec un café et le journal. Au comptoir, les éclats de voix reprenaient. Le barman avait toute latitude pour exprimer librement l'opinion du bar en tant qu'entité de lieu, de principes et d'idées. Le bar était à gauche, aussi bien en sport que dans la manière de servir le café. La liberté d'expression, même si elle se limitait à

des invectives et des menaces verbales, était garantie par le silence ombrageux du patron.

La forme et le contenu des conversations auraient gagné à s'enrichir de nouveaux concepts et d'un vocabulaire plus étendu pour garder ceux des consommateurs qui saisissaient mal le sens des propos tenus ici. Mais la pédagogie était suspectée d'une trop grande mollesse, d'un manque de conviction, d'une tendance sociale-démocrate, d'un manque de courage à vouloir dire leur fait à tous ces salopards. «Ils nous la mettent profond ces enculés» exprimait sans fard, de manière condensée et violente, les contradictions de la lutte des classes.

On était entre nous, on se comprenait avec peu de mots. Nul besoin d'en chercher d'autres. Suivant l'intonation que l'on y mettait ils signifiaient une chose ou son contraire. Avec les mêmes mots, on composait des phrases entières. Tous les sujets étaient abordés, sans complexe ni préjugé. On se gaussait des évidences, on écartait les paroles inutiles, on inventait le parlé vrai et la démocratie participative, à la base. Bien entendu, il fallait avoir l'oreille musicale. Le barman croyait dur comme fer aux perspectives qu'il ouvrait résolument devant nous. Le ton était optimiste.

— On va tous les niquer ces enculés qui nous font chier!

Ainsi, la dialectique était remise sur ses pieds. Le ton est une affaire de génération. Les jeunes d'aujourd'hui sont plus pessimistes, ils sont plutôt du soir. Ils fréquentent le bar jusqu'à tard dans la nuit, parlent sur un autre ton et se lèvent à midi. Les lendemains qui chantent appartiennent aux vieux de la vieille.

LA TERRE S'ÉTANT RAFFERMIE, j'ai modifié la position des étais disposés dans l'urgence. Ils laissaient apparaître une faiblesse due à mon retrait de la composition initiale. La place que j'occupais était partiellement imprimée dans la terre. Je compensai ce déséquilibre par un contrefort en terre. L'œuvre était terminée. Je le sentais physiquement, c'est-à-dire mentalement. C'est en ces termes que je l'annonçai à Rose. «Je le sais, c'est tout», ai-je répliqué, alors qu'elle doutait de ce savoir-là. Elle avait enfoncé le clou en affirmant qu'une sculpture en train de s'effondrer ne pouvait pas être terminée.

— C'est un instantané, me suis-je défendu, un instantané est terminé à l'instant où il est fait.